

Diane de Margerie

*La Passion
Brando*

ROMAN

Albin Michel

La Gouvernante :

Perdue dans mon labyrinthe la vérité m'échappe
Seuls m'entourent les brumeux murs du mal [...]
Du mal, je ne sais rien, pourtant
Je le crains, je le sens, pire, je l'imagine.
Perdue dans mon labyrinthe, où me tourner ?

Le Tour d'écrou

(Extrait du livret de l'opéra de Benjamin Britten)

Monsieur,

Même si vous m'avez licenciée sans raison de la façon la plus brutale, je tiens à vous écrire ma sympathie dans la bouleversante situation que vous traversez. Je reviendrai plus tard sur mon licenciement. Ce qui importe à présent, c'est la disparition de Julie. Enlèvement ? Fugue ? Votre cuisinière me téléphone qu'il n'y a eu aucune demande de rançon. Voilà presque deux jours que « notre » Julie est partie : j'imagine sans peine votre terrible désarroi, à vous, votre femme et à Julien. Si je vous envoie ce cahier comme si c'était une lettre – je vais plutôt le déposer demain –, si j'ai osé écrire « notre Julie », c'est qu'il me semble la connaître mieux que vous, et deviner où elle peut se trouver. La

La Passion Brando

police va certainement m'interroger dans ma petite maison à Montreuil. Tous ceux qui ont vécu ces dernières années chez vous, rue Saint-Simon, seront sur leur liste, et moi, à plus forte raison.

Je ne leur dirai rien. Que pourraient-ils comprendre à mon amour profond pour Julie ? Au drame que fut pour elle mon renvoi exigé par votre épouse ? À tout ce qui est ici consigné dont vous ferez ce que vous voudrez mais qui peut vous éclairer dans vos recherches ? Je serai discrète quand ils viendront. Je ne suis pas inspirée par le désir de me venger. Ce que je veux, c'est que vous me compreniez. Maintenant qu'elle n'est plus là, j'aimerais que vous puissiez réfléchir à votre petite belle-fille, à cette Julie que vous aimez à votre façon. C'est-à-dire : en plus. En plus de tout ce que vous avez déjà.

Pour moi, elle a été l'essentiel. Mais que savez-vous de moi ? Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi je suis devenue gouvernante d'enfants à défaut d'être institutrice ? La seule conversation que nous ayons eue ensemble (vous saviez que j'avais fait des études d'anglais assez poussées ; en tant que cinéaste passionné

La Passion Brando

par Marlon Brando, vous étiez prêt à comprendre mon intérêt pour la nouvelle *Le Tour d'écrou*, interprétée à l'écran par votre acteur : il y joue le rôle de Quint, le valet qui avait exercé une influence maléfique sur les enfants) eh bien, dès cette première conversation, je vis naître l'étincelle de notre complicité. Le jour où vous m'avez engagée elle dérivait donc un instant sur ce récit de Henry James et vous m'avez aussitôt rassurée : *« Ne vous inquiétez pas. Vous n'êtes pas ici dans un village solitaire, livrée à une intendante, des fantômes, ou des êtres pervers. Vous êtes rue Saint-Simon et ma femme, qui est journaliste, ne va pas tarder à nous rejoindre. Elle aime profondément les enfants qu'elle a eus d'un premier mariage avec un étranger auquel je vous prierai de ne jamais faire allusion. Ils ont à peine connu leur père. Mon épouse était alors une très jeune femme inféodée à ses parents, à leurs critères sociaux. Je vous précise tout ceci car elle pourrait avoir quelque réticence à parler de ce passé précoce et à vous expliquer le nom espagnol que portent les enfants. Je ne peux pas vous engager sans vous prévenir : je ne suis que leur beau-père. Mon épouse devient une reporter réputée ; je suis moi-*

La Passion Brando

même accaparé par mon travail autour du cinéma ; justement, j'écris en ce moment une biographie de Marlon Brando. C'est bien pourquoi nous avons besoin de vous – nous avons nos vies, nos horaires, nos obligations. Il ne nous reste pas assez de temps pour les jumeaux, Julien et Julie. Ma femme a raison, il n'est pas question de renoncer à ce que nous devons créer pour nous consacrer entièrement aux enfants. Ils finiraient par se sentir coupables. Par nous en vouloir. Les enfants ont une sainte horreur des parents à la mine défaite. Ils n'aiment pas les mères poules et les pères qui se prennent pour des nounous. Ils veulent des parents libres et détestent la pitié. Non, vous n'êtes pas ici comme dans votre récit préféré, dans une vieille maison au fond de la campagne anglaise avec deux petits visionnaires qui voient des fantômes partout, mais simplement chez des gens qui travaillent. »

(Comme vous le voyez, j'avais noté notre conversation de laquelle j'ai retenu, sur le moment, avec inquiétude, le ton que vous avez pris, à la fois artificiel et soumis, pour dire « ma femme a raison ». Ces notes m'ont permis de revivre cet instant où elle n'avait pas encore

La Passion Brando

surgi, où nous étions seuls en face de la situation.) Après un instant vous avez ajouté : « *Chère mademoiselle, ma femme sera souvent disponible pour toutes les questions qui se poseront concernant l'éducation des jumeaux. Je sais que vous avez fait de longues études ; c'est pourquoi nous vous avons choisie : nous voulons que nos enfants – happés comme ils risquent de l'être dans le monde d'imbécillité matérialiste dans lequel nous sommes tous menacés de pourrir – comprennent que leurs parents ne sont pas des êtres à part, des intellectuels marginaux ou ringards, des survivants d'une autre planète. Que des femmes jeunes comme vous peuvent l'aimer, cette planète, même si nos milieux diffèrent. Nous voulons donc – ma femme vous le dira mieux que moi – que leurs valeurs soient les mêmes que les nôtres. Vous serez, pour eux, l'exemple rêvé puisque vous avez choisi, à votre façon, la même voie que nous.* »

Je crois avoir fidèlement évoqué notre premier (et dernier) échange en tête à tête au cours duquel tant d'expressions de votre visage m'emmenèrent loin de ce qui aurait dû me préoccuper. Comment allais-je pouvoir rem-

La Passion Brando

placer des parents visiblement prisonniers de tant d'occupations ? Mais j'étais sous l'emprise de votre voix et, avant même de voir les enfants, j'étais tombée dans le piège – (le même piège que la gouvernante du *Tour d'écrou*) –, le piège du désir d'être à la hauteur, d'être à votre hauteur, Monsieur, même si j'avais été légèrement choquée que vous ne me laissiez pas parler un seul instant de moi-même. Je n'avais pas tellement aimé le ton que vous aviez pris pour parler de nos origines divergentes, ni que vous soyez trop pressé d'en finir pour songer à me poser quelques questions personnelles.

L'agence vous avait sans doute communiqué la fiche à mon sujet : parents agriculteurs, études en province, voyages, licence d'anglais, connaissances en italien ; seul semblait vous intéresser ce curriculum vitæ et surtout ma licence d'anglais que j'avais obtenue à grand-peine tant j'ai horreur d'une écriture sans imagination – si vous aviez su combien j'étais révoltée par l'université d'alors, ses mandarins, ses gloses infinies, ses fausses valeurs prétentieuses, ses formules sibyllines encore présentes dès les classes de grammaire où les enfants pataugent dans une langue

La Passion Brando

incompréhensible qui va les dégoûter à jamais de la littérature – oui, si vous aviez su combien j’avais horreur de la hiérarchie, de l’ordre comme du désordre, combien m’avait agacée la manière dont vous parliez de votre femme qui ne faisait toujours pas son apparition, combien m’intéresse surtout la construction d’un être, son indépendance et les défis qu’il doit lancer, vous ne m’aurez certes pas engagée.

Ne vous mettez pas en colère ! Ne perdez pas patience, tout a un sens : le moindre détail compte dans l’absence, qui vous inquiète tant aujourd’hui, de Julie. C’est alors qu’enfin votre épouse a fait son entrée dans votre bureau et qu’elle m’a emmenée visiter les chambres où les enfants attendaient. Mais, vous vous en doutez, j’étais déjà en proie au désir de vous montrer mes capacités. Voir les enfants, si séduisants, si charmants, fit le reste. Et puis il m’apparut comme une évidence que j’aurais peu de contacts avec votre épouse, que tout se passerait à travers vous.

Je reprends ici les éléments d’une lettre que j’avais eu envie de vous envoyer après mon

La Passion Brando

renvoi. Je vous l'ai dit, cette missive est une sorte d'enquête sur notre passé commun, une enquête parallèle qu'aucune police ne pourra mener car elle concerne ce quotidien auquel il faut avoir participé pour le comprendre. Il y a de grands dangers attachés au rôle de gouvernante comme, si je peux me permettre cette comparaison, à celui de beau-père. Une gouvernante d'enfants n'est pas un robot, figurez-vous. J'ai un passé, tout comme votre femme. À cause de complications familiales – mes parents ne pouvaient jamais quitter leur exploitation où ils élevaient du bétail au milieu de mille difficultés – je fus confiée un été à une famille d'agriculteurs qui avaient réussi. Leur fille unique s'appelait Alice. Si je vous raconte ceci, c'est que vous n'avez jamais compris la chance que vous aviez d'être tombé sur moi. Nous étions toutes petites – Alice et moi – huit ou neuf ans peut-être. Elle avait une multitude de robes et de jouets merveilleux qu'elle partageait avec moi. Ses parents m'avaient, eux aussi, adoptée. Jamais ils ne m'ont traitée comme une parente pauvre.

Eh bien, ils avaient engagé, grâce à une

La Passion Brando

agence des plus sérieuses, une ravissante fille au pair pour veiller sur nous pendant les vacances, très fine, admirablement faite, mais voilà qu'un jour nous l'avons vue partir entre deux flics. La mère d'Alice (qui avait payé l'agence très cher) se rebella : « Quoi ! ma petite Constance, une voleuse ! Je n'en crois rien ! Alice l'adore. » Il n'empêche que les policiers n'eurent pas besoin de fouiner longtemps : derrière les poupées, l'éléphant et le tigre en peluche d'une grandeur ridicule mais d'une dimension fort commode en l'occurrence, les gendarmes n'ont pas tardé à découvrir un arsenal de pinces, de tournevis, de marteaux, d'objet coupants et contondants. À notre douloureuse stupéfaction, nous avons vu Constance s'en aller dignement flanquée des représentants de la loi – la tête haute, avec un sac de chez Hermès qu'Alice et moi savions parfaitement appartenir à sa mère. Nous n'avons rien dit tant Constance était ravissante, amusante. Nous en étions folles. Je pense avoir confié cet épisode à Julie, oui, j'en suis sûre, car au lieu de la juger, elle a eu pitié de cette jeune fille manipulée par un gang de voleurs. Je ne raconte pas cette histoire pour

La Passion Brando

vous inquiéter, Monsieur, vous avez bien d'autres soucis, mais pour vous démontrer quelle chance vous avez eue de m'engager. À la va-vite, en plus. J'aurais voulu vous confier ces premières impressions par écrit mais j'ai très vite compris la vanité de ce projet.

Voyez-vous, Monsieur, si j'ai eu tant de sympathie instinctive pour vous, c'est que nous sommes des êtres de la même espèce. Le destin ne nous a réservé qu'un rôle secondaire. Nous devons remplacer des absents. Comblent des manques. Pourtant nous savons mieux que quiconque combien les êtres sont irremplaçables comme l'est devenu pour vous Marlon Brando. Je suis le témoin de l'ascendant qu'il a pris sur vous pendant ces dernières années. Je me suis rapidement aperçue que vous profitiez de moi pour vous claquemurer avec lui dans la biographie que vous écriviez. Il était tout ce que vous ne pouviez pas devenir. Je me suis renseignée sur sa vie, moi aussi, peu à peu. Lui qui jouait tant de rôles pouvait se faire empereur, motard ou valet séducteur. Ce que vous aimiez en lui, c'était sa terrible liberté. Et puis, écrire sa

La Passion Brando

biographie vous permettait (ce qui m'obsède, moi aussi) de remonter aux sources, aux enfants que nous fûmes avec cette violence native, cette barbarie innée qu'il a fallu juguler, ces inventions qui naissent d'une imagination libre et précoce, cette inconscience que nous cherchons tellement à retrouver par la suite, jusqu'à la traquer chez le psychanalyste quand nous n'avons pas – comme vous – la faculté de tout frôler de biais à travers un héros mythique.

Pour en finir avec la littérature – nous avons si peu parlé ensemble, Monsieur, qu'il faut me pardonner ces digressions avant d'en venir à Julie – je me demande si ce n'est pas là le fin mot de ce *Tour d'écrou* que nous avons mentionné, si ce récit ne nous montre pas combien certains enfants préfèrent imaginer la sexualité débridée des fantômes à celle, aseptisée, que leur prônent les adultes. Qui séduit qui dans la vie ? C'est l'éternelle question. L'enfant séduit-il l'adulte par son charme innocent et cristallin, ou bien l'adulte séduit-il l'enfant par son expérience ? Et c'est bien sûr la question que se pose, et nous pose, l'auteur du *Tour d'écrou*. La gouvernante du récit ne finit-elle pas par se laisser

La Passion Brando

entraîner dans le jeu macabre des enfants, quand Miles et Flora prétendent communiquer avec Quint et Miss Jessel qui, avant son arrivée, s'occupaient d'eux, mais ont, depuis, si mystérieusement disparu ? Ou bien serait-ce elle qui, intriguée par le mystère du couple qu'elle remplace, projette ses hallucinations sur ses malheureux élèves ? Vous-même, pourquoi êtes-vous à ce point habité par le personnage de Brando ? N'est-il pas devenu pour vous un homme-écran dont la puissante aura vous permet d'annuler la réalité du vrai père de Julien et de Julie ? Ne désirez-vous pas effacer ce qui vous a précédé, à commencer par ce premier mari retourné en Espagne, qui a tout vécu, mais avant vous, avec votre femme ?

DU MÊME AUTEUR

Romans et nouvelles

- Le Détail révélateur*, Flammarion, 1974, 2007.
Le Paravent des Enfers, Flammarion, 1976.
L'Arbre de Jessé, Flammarion, 1979.
La Volière, Balland, 1979.
Ailleurs et Autrement, Flammarion, 1980.
Duplicités, Flammarion, 1982.
Duplicités, suivi de *La Volière*, 1996 (Folio, n° 2799).
L'empereur Ming vous attend, Gallimard, 1990.
L'Étranglée, Mercure de France, 2006.

Récits autobiographiques

- Le Ressouvenir*, Flammarion, 1985, prix Marcel Proust (Folio, n°1996).
La Femme en pierre, Gallimard, 1989 (coll. L'un et l'autre).
Dans la spirale, Gallimard, 1995 (coll. Haute Enfance), prix Jacques-Charbonne et prix du Pen-Club français (repris en Folio suivi de *Maintenant*, n° 3955).
Maintenant, Mercure de France, 2001.
Isola, retour des îles Galapagos, Pauvert, 2003.

Essais

Marcel Proust (Marcel et Léonie), Christian Pirot, 1992.

Le Jardin secret de Marcel Proust, photographies d'André Martin, Albin Michel, 1994.

Bestiaire insolite du Japon, Albin Michel, 1997.

Autour de Gustave Moreau, Christian Pirot, 1998.

Edith Wharton, lecture d'une vie, Flammarion, 2000, prix Marcel-Thiébaud et prix France-Amérique.

Noces d'Encre, Philippe Rey, 2007, prix de la critique de l'Académie française.

Traductions

« Une femme imaginative » de Thomas Hardy (in *Les Petites Ironies de la vie*), Hachette P.O.L., La Bibliothèque anglaise, 1979, Gallimard, L'Imaginaire, 2001.

L'Homme démasqué de Thomas Hardy, André Balland, coll. L'Instant romanesque, 1980, coll. *Motifs*, 2008.

Fièvre romaine d'Edith Wharton, N.R.F., 1981 ; Flammarion, G-F, 1994.

Vie et mort de Harriett Frean de May Sinclair, Flammarion, 1982.

La Revanche, nouvelles de Henry James, en collaboration avec H. de Olivera, Balland, 1985.
Lettres à sa famille de Henry James, en collaboration avec Anne Rolland, Gallimard, 1995.
La Séquestrée de Charlotte Perkins Gilman, Phébus, 2000, 2007.

En collaboration avec François-Xavier Jaujard :
Givre et Sang de John Cowper Powys, Éditions du Seuil, 1973, Le Livre de Poche, 1977.
L'Autel des morts, suivi de *Dans la cage* de Henry James, Stock, 1974.
Les Deux Visages, nouvelles de Henry James, Les Lettres Nouvelles-Maurice Nadeau, 1977, Flammarion, G-F, 1985.
Adieu prairies heureuses de Kathleen Raine, Stock, 1978, prix du Meilleur Livre étranger 1979.